

Extrait de: «*Les Objectifs de nos luttes de classes*»

par Victor GRIFFUELHES et Louis NIEL

ex-Secrétaires de la *Confédération générale du Travail*.

Première partie: «*Le syndicalisme révolutionnaire*» par Victor GRIFFUELHES (*voir par ailleurs*).

Deuxième partie: «*La valeur sociale du syndicalisme*» par Louis NIEL.

La Publication sociale - PARIS - Année de publication non-précisée.

LA VALEUR SOCIALE DU SYNDICALISME

TROISIÈME PARTIE: SA VALEUR MORALE... suivi de la conclusion.

Enfin, le syndicalisme a aussi une valeur morale. Et cela m'amène à dire quelques mots sur une question encore obscure, je veux dire très controversée dans nos milieux: *le Syndicalisme et l'Idéologie*.

Car, depuis quelque temps, l'axe des discussions entre militants s'est déplacé.

On ne discute plus tant, aujourd'hui, sur le syndicalisme révolutionnaire et le syndicalisme réformiste. Surtout depuis qu'on commence à s'apercevoir que le syndicalisme révolutionnaire a des vertus réformistes, puisque le meilleur et le plus clair de ce syndicalisme c'est de produire des réformes au jour le jour, et que le syndicalisme réformiste a des vertus révolutionnaires, puisque dans l'intérêt révolutionnaire du syndicalisme, on s'agit pour sauver les réformes légales du naufrage qui les menace.

On discute beaucoup plus, maintenant, sur le point de savoir si le Syndicalisme est ou n'est pas animé par des éléments moraux, s'il est ou n'est pas imprégné de sentimentalisme et d'idéologie, ou si, au contraire, son action n'est pas produite par des causes et des préoccupations purement économiques, matérielles et amoraux.

Et une fois lancés sur la pente de cette discussion, chacun, pour avoir raison de l'autre, pousse son raisonnement jusqu'à l'absolu - qui se confond toujours avec l'absurde.

Pour les uns, le syndicalisme n'a que faire des sentiments et des postulats moraux. S'il se perd dans les nuages de l'idéologie, il ne produira rien de bon. Il n'est et ne peut être qu'un mouvement de forces économiques en lutte contre d'autres forces économiques pour la satisfaction de besoins physiques et matériels, et dans cette lutte aveugle, l'idée et le sentiment ont la valeur d'un zéro. Il faut voir avec quelle ironie triomphante les «*sentimentalistes*» et les «*idéologues*» sont traités par ceux-là!

Pour les autres, au contraire, aveuglés par le même fanatisme d'amour-propre, le moteur moral animé par le sentiment et l'idée est le seul capable de mettre le syndicalisme en mouvement et les éléments économiques de la vie ne peuvent être que les produits de cette mécanique morale.

C'est la vieille querelle des matérialistes et des spiritualistes; des positifs et des sentimentaux; des objectivistes et des subjectivistes.

Qui eût cru que le syndicalisme élèverait un jour nos discussions à ces hauteurs philosophiques? Il faut nous en réjouir tout de même, d'abord parce que cela marque un progrès réel de l'intellectualité des travailleurs, ensuite parce qu'il n'y a rien de tel que ces discussions pour fixer de mieux en mieux la véritable doctrine du syndicalisme intégral.

A mon avis, les uns et les autres ont le tort d'être trop absolus. L'absolutisme est le travers facile

dans lequel nous tombons tous, si nous n'avons pas la volonté de nous retenir. La réalité n'est pas si simple que cela. La vie n'est pas une ligne droite. Elle n'a pas la raideur ni l'absolu de la thèse ni de l'antithèse. Elle a la complexité et l'harmonie de la synthèse.

Je concède que les préoccupations matérielles, les «*questions de ventre*», comme on dit dans la langue expressive de nos milieux, de logement et de vêtement, soient la source du syndicalisme et l'objet de ses premiers efforts. N'ai-je pas dit dans mon premier article que le caractère essentiel du syndicalisme était économique?

Mais si le syndicalisme devait se borner à cet objet purement matérialiste, sans s'inspirer de sentiments moraux qui, seuls, peuvent donner à son action une suite et une intelligence, qu'est-ce qui distinguerait notre action pour vivre, de la lutte pour la vie chez les animaux? Dans ce cas, la lutte pour la vie des animaux les plus inférieurs nous donnerait une image aussi parfaite que possible du syndicalisme idéal, car on voudra bien me concéder que plus nous descendons l'échelle animale, plus nous trouvons la vie des êtres réduite au matérialisme le plus concret et dépourvue de sentimentalisme.

Ce n'est pas que j'éprouve la moindre répugnance à être comparé à l'animal, même le plus inférieur, Mais si j'accepte l'étroite analogie qu'il y a entre les animaux et nous, en ce sens que pour nous comme pour eux, les besoins matériels sont les plus pressants et les plus impérieux, il me semble que quelque chose doit marquer cette différence qui, par un côté tout au moins, constitue la supériorité de l'homme sur la bête.

Cette différence est marquée par les sentiments moraux qui naissent - ou atteignent un degré tout à fait supérieur - lorsque la matière, dans son éternel mouvement d'évolution et de transformation, a atteint le stade que nous représentons nous-mêmes.

C'est l'absence ou l'insuffisance de ces sentiments moraux et d'idéologie chez les animaux, qui explique l'absence du progrès dans le monde animal proprement dit.

Les animaux recherchent instinctivement le bien-être matériel que peut leur procurer la satisfaction de leurs besoins physiques. Mais ils paraissent incapables d'aspirer au bien-être social ou d'élever leur vie, car nulle part ne se constate de développement intellectuel ni de progrès réel dans leurs sociétés.

Par contre, c'est la présence réelle de ces éléments chez l'homme qui explique qu'en même temps que nous obéissons à la satisfaction instinctive de nos besoins physiques les plus immédiats, nous avons la conscience et la volonté d'embellir notre vie toujours davantage dans toutes ses manifestations.

Je ne nie pas que ces sentiments moraux naissent des faits économiques eux-mêmes et se modifient avec eux. Mais dire qu'une fois nés, ils n'auront aucune influence en retour sur les faits économiques d'où ils sont sortis, serait aussi stupide que dire qu'un enfant, à aucun moment de sa vie, ne pourra avoir aucune influence sur la mère qui lui donna le jour.

Les sentiments moraux sont donc nécessaires non seulement pour nous électriser, pour ainsi dire, dans la lutte quotidienne que nous menons pour améliorer notre vie économique, mais aussi pour élever nos cours et nos esprits jusqu'à un idéal humain fait de justice et de raison, qui nous guidera à travers les difficultés de notre émancipation comme le phare lumineux guide le navire à travers les difficultés nocturnes de la mer.

Le syndicalisme peut faire naître ou cultiver ces sentiments? Oui. Et voilà ce que j'appelle sa valeur morale.

Le syndicalisme provoque et développe les meilleurs des sentiments moraux. En forçant l'ouvrier, l'éternel exploité, à se redresser contre le patron, l'éternel exploiteur, il fait naître le sentiment de dignité. En élevant la conscience du salarié jusqu'à la conception d'une société sans patronat, il provoque la haine de l'esclavage et l'amour de la liberté. En groupant les travailleurs pour lutter contre le mal commun, il leur prouve les dangers de l'isolement, l'impuissance de l'égoïsme inconscient, l'impossibilité

de l'individualisme à la mode bourgeoise, et développe en eux l'indispensable sentiment de solidarité sans lequel toute vie sociale sera toujours utopique.

Enfin le syndicalisme développe, intensifie et épure de plus en plus le sentiment de justice. Car rien n'est plus de nature à exalter le sentiment de justice que de mettre sous les yeux ou dans le cœur même des travailleurs la conviction de l'injustice. Et y a-t-il injustice plus grande, plus évidente, plus réelle, dans une société humaine où le travail seul fait vivre, que de voir ceux qui produisent ce travail vivre le plus misérablement ou ne pas vivre du tout, à côté de ceux qui vivent somptueusement sans produire le travail? Et quel est le milieu qui peut mettre cela en évidence mieux que le syndicalisme?

La valeur sociale du syndicalisme est donc triple. Elle est politique, par les répercussions de l'action syndicale sur les actes purement politiques de nos Etats et de nos sociétés. Elle est économique d'essence, par la source du syndicalisme, son terrain d'action, sa forme d'organisation et son but principal. Elle est morale, par les sentiments que le syndicalisme développe au détriment de celui de résignation et au bénéfice d'un plus pur qui les résume tous: *le sentiment de révolte*.

Conclusion:

De ce que nous venons de dire, il résulte que si le syndicalisme ne suffit pas, à lui seul, pour transformer le monde, il est tout de même un facteur précieux, important, du problème social. Il constitue une arme efficace entre les mains des ouvriers qui ont conscience du mal économique et qui veulent le détruire. Il est, en tout cas, le moyen d'action le plus immédiat et le plus pratique que les travailleurs peuvent et doivent employer dans leurs luttes quotidiennes, pour l'amélioration de leur condition professionnelle et de leur vie sociale.

Instrument de réforme immédiate, générateur de révolte, source de solidarité, ces qualités sont suffisantes pour que le prolétariat n'hésite pas à ajouter le syndicalisme à toutes les actions qui convergent vers l'idéal de justice sociale.

Louis NIEL.
